

bloomerisa dans les rues de Londres et dans les rues de New-York. Ce qui ne fut pas sans attirer quelque désagrément aux manifestantes, qui rencontrèrent plus de huées que de bravos.

Est-ce le ridicule qui tua la jeune secte ? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle trépassa dans sa fleur.

On essaye de la ressusciter. Mauvaise inspiration. Tout ce qui masculinise la femme est odieux.

Jamais, non, jamais, nous ne nous ferons à l'idée de cette égalité devant le tailleur. Jamais nous ne comprendrons les charmes d'un ménage où le mari s'écriera :

— Cette Virginie est insupportable : elle laisse toujours trainer ses bretelles sur tous les meubles !

Oh ! je n'ignore pas les arguments invoqués aussi bien par mistress King que par ses devancières. La jupe est une entrave. Où est le mal ? Quoi de plus hideux qu'une femme courant à pas de gendarme dans une rue ? Pas d'excès de zèle, s'il vous plaît, même en fait de moralisation ! Une bottine bien cambrée, une cheville bien attachée, un bout de bas bien tiré n'ont jamais damné personne.

Mais je n'insiste pas, car, toute réflexion faite, la fameuse mistress King pourrait fort bien n'être que le pseudonyme de quelque journaliste à court, imaginant cette fausse levée de pantalon pour se fournir à lui-même un prétexte à copie.

*
*
*

La France célébrait dernièrement le deuxième centenaire de Corneille.

Quand on évoque le souvenir de Corneille, on est porté à croire qu'il n'aborda jamais dans ses

En 1658, Molière était allé à Rouen jouer avec ses comédiens. On interpréta quelques-unes des pièces de Corneille. Parmi les comédiennes se trouvait l'adorable Mlle du Parc, dont les beaux yeux ravissaient la cour et la ville. Elle avait vingt ans à peine. On l'avait surnommée la *marquise*. Corneille, qui avait dépassé la cinquantaine, s'avisait de lui faire la cour. Mlle du Parc repoussa presque durement les hommages de ce Céladon.

Alors Corneille, piqué au vif, lui décocha les vers suivants :

“ Marquise, si mon visage
“ A quelques traits un peu vieux,
“ Souvenez-vous qu'à mon âge
“ Vous ne vaudrez guère mieux.

“ Cependant j'ai quelques charmes
“ Qui sont assez éclatants,
“ Pour n'avoir pas trop d'alarmes
“ De ces ravages du tems.

“ Vous en avez qu'on adore,
“ Mais ceux que vous méprisez,
“ Pourraient bien durer encore
“ Quand ceux-là seront usés.

“ Ils pourront sauver la gloire
“ Des yeux qui me semblent doux,
“ Et dans mille ans faire croire
“ Ce qu'il me plaira de vous.

“ Chez cette race nouvelle
“ Où j'aurai quelque crédit,
“ Vous ne passerez pour belle
“ Qu'autant que je l'aurai dit.

“ Pensez-y, belle marquise,
“ Quoiqu'un grison fasse effroi,
“ Il vaut mieux qu'on le courtise
“ Quand il est fait comme moi.”

FERNAND.

AUX ABONNÉS RETARDATAIRES,

Il reste encore un bon nombre d'abonnés qui sont en retard dans le paiement de leur abonnement. Nous espérons qu'ils ne se feront pas priés plus longtemps pour s'acquitter envers l'administration du journal. Qu'ils se rappellent que l'abonnement n'est pas dû qu'à la fin de l'année, mais qu'il est payable d'avance.

Il y en a qui nous écrivent pour avoir leur compte et d'autres disent qu'ils attendent le collecteur. Le prix de l'abonnement est sur le journal et les abonnés doivent en envoyer le montant par la malle, et sur réception nous leur expédierons un reçu comme nous avons coutume de le faire.

Nous espérons que ceux qui n'ont pas encore payé s'empresseront de faire parvenir de suite le montant de leur abonnement et qu'il ne restera pas un seul retardataire.

POUR LES DÉSESPÉRÉS.

Je viens de voir une statistique désolante. L'année dernière il s'est commis, dans la France seulement, plus de quatre mille suicides, dont 734 par amour !

Si la statistique se met à constater et à fixer le nombre des faiblesses humaines, elle a du champ devant elle.

On dit que notre siècle est froid, matériel, calculé, dur. Voilà pourtant un chiffre effrayant, 734, qui montre qu'il y a encore du cœur de reste dans cette pauvre humanité tant calomniée. Se suicider par amour, qu'elle chose navrante ! Mais ce qui est plus navrant encore, c'est ce qu'il faut avoir souffert pour en arriver là. Qu'on ajoute la folie de se tuer à la folie d'aimer, c'est à révolter contre sa propre nature. Si encore cela servait à quelque chose ! Mais plus on se révoltera, plus on se tuera ; plus il y aura de femmes méchantes, égoïstes, cruelles, plus il y aura de cervelles sautées en leur honneur.

Hélas ! rien n'est plus puéril que l'amour, et cependant rien n'agit si fortement sur l'esprit humain. Qu'y a-t-il de plus déplorable en effet que de voir un homme faire d'une créature l'objet de toutes ses pensées, de toutes ses affections, de toutes ses actions, de voir que l'humanité entière est jetée dans l'oubli pour l'amour d'une femme qui souvent n'est qu'un monstre de duplicité, d'égoïsme et de vanité féroce qu'aucune immolation ne peut assouvir. On se tue pour cette femme qui, probablement, ne viendra pas verser une seule larme sur la tombe qu'elle aura creusée et qui n'aura pas même la peine de se consoler de vous avoir perdu.

Comment la femme peut-elle prendre sur le cœur de l'homme un empire aussi funeste, aussi invincible, c'est là un de ces mystères douloureux, une de ces fatalités horribles que la chute du premier homme a attachées à notre espèce maudite.

“ Qu'il est doux d'être aimé ! ” dit-on de toutes parts, Oui, mais à la condition de l'être tout seul et de ne pas payer de retour. Que de maux naissent en effet du lien formé entre deux cœurs ! Est-il une seule douleur, est-il quelque anère déception, quelque désespoir que l'amour mutuel ne renferme en lui et ne fasse éclater à travers toutes les fibres de l'âme ? Est-il une illusion qu'il n'ait détruite, une vie qu'il n'ait brisée ?

Plus la passion est grande, plus elle est malheureuse, plus elle renferme de jalousies cuisantes, de craintes qu'un rien éveille, de supplices à chaque instant renouvelés, de tortures morales que le moindre soupçon ou la moindre chimère enfante en un instant. Tous nos maux viennent de l'amour et le cœur de l'homme n'en soupire pas moins après lui ! Pauvres mortels ! Tristes jouets de toutes les fai-

bleses, vous désirez l'éternel, l'infini et le moindre choc des choses périssables suffit à vous anéantir !

*
*
*

Tu veux te donner la mort, malheureux ! parce qu'une simple illusion, la première peut-être, vient de sombrer en toi ; tu dis que la vie est un fardeau trop lourd quand l'espoir ne la soutient plus ; tu dis que lorsque les liens du cœur sont brisés, l'homme devient insensible au sentiment ou au bienfait de l'existence. Oui, cela serait vrai sans doute si l'homme pouvait être un seul instant isolé sur la terre, et s'il pouvait trouver le vide quand la vie s'agite tout autour de lui.

Tu te plains de la chute de tes espérances. Mais vois d'abord si elles étaient légitimes ou si elles étaient autre chose que des chimères enfantées par l'imagination. Compare les espérances légitimes à celles que nourrit un cœur malade et dévoyé, et dis-moi si celles-là périssent. Insensé ! Tu crois donc avoir fait à vingt ans tout ce que tu devais faire sur la terre ? Tu crois donc pouvoir mettre toi-même un terme au bien que tu peux accomplir, aux services que tu peux rendre, à l'utilité dont tu peux être pour tes semblables ? Tu te crois donc seul dans le monde, affranchi de tous les devoirs et de la solidarité qui lie les hommes entre eux ? Tu dis que l'a vie t'appartient et que tu as le droit de la détruire... Eh bien ! non, l'a vie n'est pas à toi ; j'y ai autant le droit que toi-même, et, ce droit, je veux l'exercer, parce que chacun se doit à tous ; j'exige que tu vives, parce que ta vie est un contrat fait avec la mienne.

Que peux-tu me répondre ? Ton découragement, tes désillusions ? Enfant, qui te crois malheureux et qui as encore des illusions à perdre ! Attends donc que tu ne puisses t'affliger de rien, que tu ne saches plus comment pleurer pour croire à la souffrance.

Chaque homme en naissant reçoit une coupe que sa vie entière se passe à remplir de fiel. A vingt ans, âge des sourires de l'amour, quand le premier rêve est brisé, le flot monte subitement dans la coupe jusqu'aux bords, et l'homme, qui n'a pas la mesure de ses forces, se croit perdu. On a tant de confiance à cet âge que le premier malheur semble irréparable ; la douleur est une chose si nouvelle, si inattendue, elle saisit tellement à l'improviste, et ses premiers coups sont si violents que le malheureux, ne sachant comment résister devant cette terrible inconnue, fléchit, s'épouvante, et se croit anéanti parce qu'il est accablé.

Mais ce que la douleur à cet âge a de plus redoutable, c'est la volupté même qu'elle inspire. Ce qu'on redoute le plus lorsqu'on est frappé pour la première fois, c'est la consolation ; on repousse tout espoir de remède comme un outrage fait à son mal, que l'on croit éternel, et l'on préfère mourir afin de n'avoir pas à se reprocher une vaine affliction.

“ Qu'importe la consolation, t'écris-tu, si le mal subsiste ! c'est le mal qu'il faut détruire. ” Mais, mon ami, n'est-ce pas le temps qui a fait maître, qui a agrandi et approfondi ta souffrance ? Eh bien ! laisse-le donc maintenant détruire ce qu'il a fait. Quelques jours il t'a donné le bonheur, il te l'ôte aujourd'hui : attends pour le voir revenir.

*
*
*

Ce qui est triste et malheureux en amour, c'est que la femme aimée remplace le monde entier pour soi, et, quand on l'a perdue, on croit qu'il ne reste plus rien à désirer. On aime encore plus sa souffrance que la femme qui en est la cause. On ne veut pas se consoler, parce qu'on craint de ne pas aimer autant en souffrant moins ; on craint le calme des passions comme si l'on devait sentir moins en se résignant davantage.

Le secret de la résignation, il est vrai, est dans